ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Alexis Ichas

Le 7 juillet 2015

Discours de bienvenue du Docteur Guy Ebrard, de l'Académie de Béarn

Madame la Présidente,

Je vous remercie chers Confrères, de m'avoir donné le privilège de vous accueillir, Monsieur, dans notre Compagnie.

C'est une main amie, Jacques Darrigrand, qui m'a fait découvrir il y a quelque temps déjà, votre ouvrage documenté sur la Marquise de Montehermoso, ouvrage auquel était jointe votre carte de visite - Alexis Ichas, Auterrive-en-Béarn... Cette simple domiciliation au cœur de votre passion, le Béarn, contrastait avec les sentiers imprévus de la haute aristocratie espagnole où la comtesse d'Echauz — dont vous nous confiez l'éclectisme et la vie

désordonnée -, s'adonnait à des plaisirs faciles, à côté de votre village, dans le château de Carresse dont les ruines illustres furent offertes à vos jeux d'enfants, avant qu'à l'âge mur, votre plume ne donne à ce décor altier et passionné, tourmenté par l'histoire, une image légère et souriante.

Mais l'homme de fidélité que vous êtes n'est-il pas aussi un homme de contraste si j'en juge par votre parcours bigarré.

Votre attachement à la Maison Ichas d'Auterrive dont les murs résistent à l'épreuve du temps y est inséparable de cette famille la plus ancienne du village, où vous êtes né, et du clan des Ichas qui prospère sur place, autour de son limon naturel qui est votre mère.

Votre père vous a beaucoup marqué : sans doute lui-même s'est-il inspiré du souvenir des radeaux de la mature, dont le gave d'Oloron descendait jadis les mâts destinés aux navires du Roi, de Lees-Athas en Vallée d'Aspe jusqu'à Sauveterre et Peyrehorade.

Vieille histoire marquée par l'aventure d'un de vos aïeux Bernard Ichas, corsaire sur un bateau armé à Bayonne, qui fût noyé en traversant le gave sur un radeau en 1748 à Sorde.

Votre père, dans une tradition adaptée à son temps, a trouvé l'air du large comme marin naviguant su toutes les Mers, après avoir combattu en Indochine et en Algérie. Il est mort dans la maison familiale alors que vous n'aviez que 22 ans.

Son exemple a été suivi par un de vos frères, Colonel de l'Armée de l'Air, Commandant de l'Escadrille Lafayette (Mirage 2000).

La tradition d'aubergiste est perpétuée par votre frère à Salies-de-Béarn. Votre sœur, monitrice d'auto-école, mariée à un instituteur vit sur place.

Dès l'âge de 12 ans, vous avez fait un registre de famille depuis 1484 qui comporte plus de 10 000 noms.

15 générations placent votre famille comme la plus ancienne d'Auterrive non sans avoir été honorée en 1953 par le Conseil général - à l'occasion du quadricentenaire de la naissance d'Henri IV -, pour l'ancienneté de sa fidélité à la terre béarnaise. [...]

C'est dans ce village frappé pour vous d'éternité, que fût pour vous le premier banc d'essai de l'intelligence et de la raison, le levain de votre curiosité et de votre esprit.

L'enseignement secondaire à l'Institution Jeanne d'Arc à Orthez a ouvert ensuite pour vous de nouveaux sentiers de réflexion, les études classiques ont développé en vous l'esprit de discernement. Le baccalauréat en poche, vous découvrez la Terre Sainte en voyage organisé et c'est au retour dans le car qui vous conduit de Biarritz, que vous confiez, après quelques hésitations, à Monseigneur Sarrabère, alors Évêque de Dax, qui est votre chaperon, votre désir de donner à votre foi un prolongement religieux...

Et non sans avoir hésité sur votre destination religieuse, c'est aussi sur ses conseils que vous sollicitiez, en fin de compte par écrit auprès du Supérieur, votre inscription au

Grand Séminaire de Dax pour y acquérir les connaissances et les vérités morales toujours à l'épreuve des siècles.

Vous y restez quelques mois avant d'accomplir votre service militaire.

Mais à dire vrai, plus que tout, au-dessus de tout vous avez fait une rencontre décisive qui a illuminé votre jeunesse : vous avez rencontré Dieu.

Durant vos obligations militaires, vous avez, après quelques mois, postulé à l'École des Officiers de Réserve et vous devenez Aspirant.

L'Évêque aux Armées, à la recherche d'un candidat, il en avait trois, vous choisit et vient à vous en hélicoptère ; il vous propose d'être Aumônier militaire de la Garnison de Rennes.

Ce fut pour vous, m'avez-vous dit, une expérience magnifique. Les visites aux malades, aux prisonniers vous ont laissé des souvenirs aussi marquants que les sauts en parachute.

Le Cardinal Archevêque de Rennes, Monseigneur Gouyon, ancien Évêque de Bayonne, Lescar et Oloron estime, dans l'exercice de ses fonctions sacerdotales, que votre destin doit vous conduire à l'Université Pontificale Saint-Thomas d'Aquin au Vatican.

Elle ouvre ses portes chargées d'histoire. Le latin dans sa fine expression ne fait pas oublier au jeune étudiant la langue mayranne. [...]

La prêtrise est, là-bas, pour vous la concrétisation logique de ce périple suprême. Les mois passent, mais voilà...

Rome découvre au jeune élu ses beautés et ses mystères...

Vous faites visiter Saint-Pierre de Rome, à moments perdus ; ceci est un brassage de curiosités, un mélange de curieux...

Et là, les circonstances de la vie, ce « *je-ne-sais-quoi* » qu'on ne peut exprimer vous persuade de changer de destin...

Patatras...

Adieu prêtrise...

Vous quittez l'Université Pontificale, mais vous gardez la foi, celle qui ne vous a jamais abandonné... Et encore aujourd'hui vous m'avez avoué que vous considériez en être parti fier comme un lâche, comme un adolescent...

Une nouvelle vie, une nouvelle voie s'ouvre à vous.

Engagé dans la Gendarmerie nationale, vous êtes admis à l'École des Officiers de la Gendarmerie de 1992 à 1995.

Vous commandez au fur et à mesure le peloton blindé d'Argentan, l'escadron de sécurité routière de La Rochelle, vous devenez directeur de l'instruction des motards de Fontainebleau, puis un an professeur au Centre d'enseignement supérieur de la Gendarmerie à Maisons-Alfort et vous serez de 2004 à 2007, directeur du cabinet du Général commandant les écoles de Gendarmerie.

Dans ces fonctions, vous avez eu l'occasion de voir la Gendarmerie d'un niveau inédit et élevé, vous avez même fait un séjour de plusieurs semaines au Togo en Afrique.

Et vous voici Chef d'Escadron en 2005 puis commandant la Gendarmerie des Transports aériens de Paris-Charles de Gaulle, depuis le 1er août 2007.

Chevalier de l'Ordre National du Mérite l'an dernier. Nul doute que votre carrière n'en restera pas là demain.

Vous êtes à Roissy le patron de la sécurité.

61 000 000 de passagers par an. 1 600 vols par jour.

L'immigration clandestine, la prostitution dans les hôtels, la sûreté des passagers ; rien ne vous est épargné.

Mais qu'êtes-vous devenu à titre personnel ?

Vous avez trouvé le temps, cependant d'être diplômé en Sciences Criminelles, vous avez assumé des responsabilités toujours plus lourdes, toujours plus diverses.

Le sens du devoir vous a toujours inspiré non sans avoir beaucoup appris de ceux qui vous ont guidé. Du Cardinal Gouyon qui vous a gardé son amitié sans l'accompagner du moindre reproche, vous avez appris l'humilité.

Du Général Commandant les écoles de la Gendarmerie, dont vous étiez le proche collaborateur, lui chef de 10 000 gendarmes, vous m'avez confié être marqué par sa grandeur d'âme.

Mais vous avez en vous-même une force intérieure qui sublime votre vie : la foi qui reste votre lumière, votre boussole. Vous ne la ressentez pas comme un poids, comme une charge mais comme une liberté qui accompagne l'incessant va-et-vient de votre carrière sans doute peu propice à fonder un foyer et vivre ses exigences... Mais voilà vous ouvrez aussi une nouvelle histoire d'amour, celle de votre passion pour l'Histoire, pour le passé de votre village, de votre Béarn.

Vous avez choisi de mettre à leur service votre talent d'écrivain. Votre premier ouvrage publié en 2001 par Atlantica est consacré à La Marquise de Monte- hermoso dont l'âme tumultueuse enflamme ensuite les cœurs. [...]

C'est à Paul-Jean Toulet — qui compte pour le Béarn —, que vous consacrez votre deuxième ouvrage. [...]

Et puis, pour votre troisième ouvrage, Chroniques Béarnaises du Gave et du Saleys, je me suis interrogé sur le nombre de jours que vous avez consacrés à la consultation des archives départementales et communales, le nombre de soirées que vous avez réservées aux inestimables archives privées qui vous ont été confiées avec générosité et confiance.

[...] vous écrivez 12 monographies de villages et de châteaux, toutes déposées aux archives départementales. [...]

Voici les termes de votre conclusion dans votre dernier ouvrage, *Histoire des Gaves,* je devrais dire votre avant-der- nier ouvrage !

« C'est ici la terre de Béarn et de Gascogne, la terre au caractère bien trempé, la terre des 13 Maréchaux de France et des dizaines de mousquetaires, celle des Cardinaux et aussi des paysans qui ne se découvrent que devant Dieu. »

N'est-il pas bon, Mesdames et Messieurs, comme le disait déjà Léon Bérard, d'interroger comme vous le faites, Monsieur, l'aimable sagesse des Cieux, pour comprendre et pour maîtriser les rudes nouveautés de ce temps et il ajoutait : sachons rester dociles aux conseils de la terre natale, fidèles aux traditions que réclame l'avenir. [...]

Nous sommes heureux que vous soyez entouré aujourd'hui de votre mère, de votre famille, de vos amis, de tous ceux qui ont facilité ces recherches historiques, de quelques compagnons de route d'hier et chefs militaires d'aujourd'hui...

J'exprime, Monsieur, le souhait que votre vie d'homme, illuminée du soleil de votre foi, connaisse les mêmes succès que ceux de votre vie de soldat et de vos talents d'écrivain.

L'Académie de Béarn vous souhaite la bienvenue comme Membre Correspondant.

Discours de remerciements de Monsieur Alexis Ichas, nouvel académicien

Madame la présidente, Mesdames et Messieurs,

C'est en songeant aux noms étincelants qui ont brillé sous ces plafonds, que je mesure toute la confiance et l'honneur qui me sont faits. Je pense, avec respect — et une dose d'effroi aussi —, à tous ceux qui ont apporté à l'histoire du Béarn, leurs recherches et leurs compétences, à tous ceux qui, par leur prestige ou les hautes

fonctions qu'ils ont occupées, ont donné au nom de Béarn un éclat particulier. Comment ne pas reculer devant l'évocation de Léon Bérard et Louis Barthou pour ne citer que les plus écrasants ? J'ai à l'esprit le visage de l'abbé Aloys de Laforcade, rencontré tant de fois aux archives de cette ville et qui fut, plus qu'une référence, un modèle pour moi...

Mais êtes-vous bien sûr, Monsieur, d'avoir choisi le bon filleul ? Je ne suis pas historien, je n'ai aucunement la prétention d'égaler les admirables travaux de tous ceux qui composent votre distinguée société et dont je ne cite pas les noms pour ne pas heurter leur humilité... Tant de membres de l'Académie de Béarn ont produit d'admirables travaux que je me demande véritablement si je suis le mieux placé pour prétendre à l'honneur de siéger parmi vous.

Vous avez eu l'amabilité de me qualifier d'écrivain. C'est un titre de noblesse difficile à obtenir et tout aussi difficile à porter. Disons que je suis un auteur, un écrivant. Vous faites entrer aujourd'hui un historien de clocher comme se plaisait à l'écrire, non sans malice, Paul-Jean Toulet né à une portée d'arbalète d'ici. Ce sont les petits moulins et leur cohorte de meuniers, les gentilhommières et leurs seigneurs surprenants, les paroisses et leurs dévoués curés d'autrefois, les généraux et militaires de tous grades dont le Béarn est le terreau, magistrats du roi, conseillers au Parlement de Navarre, ce sont eux qui entrent ici, ceux dont aucun ici ne se lasse d'écrire l'histoire, d'éplucher les registres sombres, de décrypter les livres de raison... La vie du Béarn d'autrefois — et d'aujourd'hui si j'en juge par l'ouverture dont fait preuve l'académie dans ses choix — est ici dans ses richesses insondables.

L'allusion à mes premières recherches à l'âge de douze ans me rappelle avec émotion le jour où ma soeur m'a amené dans sa surprenante voiture — un coupé Karmann-Ghia — digne de James Bond — à la mairie de mon village natal, Auterrive, et où je découvrais pour la première fois l'odeur âcre des registres de l'Ancien Régime et les écritures serrées des curés du siècle des Lumières... Ce fut le début d'une quête sans fin, du tamis passé dans des liasses de papiers anciens, de l'émotion sublime et brillante qui parcourt votre échine quand vous trouvez, après des heures de recherches, un document inattendu qui semblait cependant bien attendre votre main. J'ai parfois eu l'impression qu'ainsi, de vieux documents attendaient patiemment que la lumière soit remise sur eux, qu'ils reposaient, muets, au fond des rayonnages et des cartons comme l'écrivait Stefan Sweig à propos des livres. Ils attendent qu'une main aujourd'hui, peut-être demain, les effleure, les ouvre, les lise et les cite dans un livre ou dans un article. Les archives ne sont jamais poussiéreuses, elles sont de magnifiques témoignages qui jalonnent une vie. Tous ceux qui sont ici et qui connaissent ces joies indicibles du chercheur comprendront ce que je dis... « *Habent suafata* » disaient les Anciens (les documents ont leur destin).

Enfin, c'est l'histoire locale qui est honorée aujourd'hui. De minuscules villages étirés le long du gave ont été le théâtre de scènes magnifiques. Comment ne pas évoquer les radeaux de grande mâture descendant lentement les mâts de l'Astrée, de la Boussole, d'un vaisseau du roi armé à Bayonne et qui portait le nom de Gave. Les tragédies des colères de ce torrent couleur de vielle vitre comme l'écrivait Francis Jammes, ce gave frontière de trois royaumes, obstacle stratégique franchi par des soldats chatoyants, source aussi de vie domestique et quotidienne, réservoir naturel de tous les troupeaux de la haute vallée faisant la transhumance... Ce gave,

capricieux et transparent comme moi disait Toulet et qui a inspiré tant d'écrivains. C'est un mystérieux fil d'argent porté par des siècles d'histoire. Je peux témoigner ici de l'attachement poétique, presque surnaturel que les riverains entretiennent avec cette étonnante rivière. Son bruit cristallin, son ronronnement apaisant, ses caprices aussi qui nous font le considérer comme un être à part entière. Auterrive est ainsi marié avec le Gave : plus de six kilomètres de rives, des saligues de verdure, deux canaux peuplés d'anodontes — moules d'eau douce — les célèbres cailloux objets de procès sous les rois, enfin ce gave qui fut aussi sépulcre solennel pour plus de cent victimes...

Merci est un mot simple, presque banal mais dont l'étymologie veut dire grâce.

Je le prononce alors dans ce sens : Merci à tous.

****

Madame de Montehermoso 1784-1869
Favorite de Joseph Bonaparte, roi d'Espagne

En fêtant en 2008 le bicentenaire de la guerre d'Indépendance, l'Espagne a fait connaître un tableau majeur de Goya que peu de gens ont eu l'occasion d'admirer parce que détenu par un particulier : *la marquesa de Montehermoso* daté, selon les spécialistes, de 1809. Nous reviendrons sur cette datation. Les Béarnais savent encore moins que

ce tableau est resté deux décennies accroché aux murs du château de Carresse, canton de Salies- de-Béarn, alors propriété d'une femme étonnante, assez oubliée aujourd'hui, Marià-Pilar d'Acedo, comtesse d'Echauz puis, par mariage, marquise de Montehermoso.

Cette femme singulière eut une vie de plaisirs, d'insouciance et de munificence.

Elle eut aussi trois hommes dans sa vie dont le roi d'Espagne lui-même, Joseph Bonaparte frère[1] aîné de Napoléon, ne fut évidemment pas le moindre.

I - Une femme de la haute aristocratie espagnole

Descendante des conquistadores, parente de saint Ignace de Loyola, alliée aux plus puissantes familles

2 - Joseph Bonaparte (Corte 1768 — Florence 1844). Roi de Naples puis roi d'Espagne (1808-1813). Il était marié à Julie Clary qui ne le suivit pas en Espagne.

de l'Espagne de Charles IV, notre héroïne est née le 14 octobre 1784 à Tolosa, capitale du Guipuzcoa. Elle est fille de don Manuel d'Echauz[2] et de Marià-Luisà de Sarrià. Comme en pareil cas dans les grandes familles de l'aristocratie, elle parle couramment français. On sait du reste qu'elle parlait aussi italien, anglais et basque, ce qui est plus surprenant s'agissant de ce dernier idiome. Très tôt, à l'âge de six ans, elle est mentionnée à la cour d'Espagne où elle remplit les fonctions de demoiselle d'honneur de la famille royale. À cette époque, Charles IV et la reine Marie-Louise suivent l'étiquette draconienne héritée de Philippe II et observent, à la lettre, les mouvements de cour immuables du palais royal de Madrid à Aranjuez résidence des souverains espagnols. Là, notre jeune comtesse fréquente les Cabarrus, originaires de Bayonne, et la fille du ministre des finances, Thérésia, future *Notre Dame de Thermidor* et future princesse de Caraman-Chimay.

Charles IV, souverain dépassé par cette fin du XVIIIe siècle, est marié à sa cousine Marie-Louise de Bourbon. Surnommé l'aveugle marital eu égard aux nombreuses infidélités de son épouse, il fait appel à un garde du corps de la reine pour devenir premier ministre. Manuel Godoy, amant de la souveraine et détesté par le prince des Asturies, futur Ferdinand VII, devient ainsi l'homme fort du pays. La crise économique qui secoue la monarchie de Charles Quint, le problème des colonies, la guerre avec la France révolutionnaire et les querelles internes à la famille royale, installent dans le pays un climat de suspicion à l'égard des gouvernants.

2 - Peut-être est-il utile de préciser que les Echauz de Tolosa et les Echauz de SaintÉtienne-de-Baïgorry n'ont qu'un très lointain rapport. Les comtes d'Echauz espagnols portent d'or à cinq oiseaux de sable posés 2-1-2, armes que portera notre marquise de son veuvage à sa mort survenue à Carresse en 1869.

L'Espagne, sans être atteinte par les idées révolutionnaires de sa voisine, souhaite une monarchie plus en phase avec le temps. L'idée gagne principalement la haute noblesse qui, sans vouloir remettre en cause le principe de la monarchie, adopte peu à peu les idées des Lumières. C'est le cas de la famille d'Echauz, francophile et francophone. On les appelle du reste les *afrancesados.*

Alors que la France vit ses dernières années de révolution, la comtesse d'Echauz est mariée en 1800 à l'âge de seize ans à un jeune aristocrate guère plus âgée qu'elle, Hortuno de Aguirre, marquis de Montehermoso. Ce dernier, lui aussi descendant des conquistadores, est l'héritier de biens considérables situés pour la plupart dans la province de Badaroz dans la ville de *Montehermoso* réputée pour ses mines d'or et dont la famille exploite les ressources.

Le 15 août 1801, notre jeune marquise met au monde son unique enfant, une fille, prénommée Amalia de las Nieves, future duchesse de Castro-Terreño. C'est elle qui servira de modèle à Goya, à deux reprises, et donc pour le célèbre tableau exposé au Prado. Elle prit le nom *des neiges* en souvenir de la neige qui tomba sur Vitoria ce 15 août et qui fut interprété comme un miracle.

La volonté de débarrasser l'Espagne des Bourbons, idée chère à Napoléon 1er, va changer considérablement les choses et en forcer le cours.

II - Le guet-apens Bayonnais

Il n'est pas dans notre propos de décortiquer en détails la formidable machine infernale mise en place par Napoléon 1er pour détrôner tout à la fois Charles IV et Ferdinand VII alors infant, mais on ne peut faire l'économie d'une présentation succincte des événements dont la ville gasconne fut le théâtre.

En 1808, la situation politique de l'Espagne est à son comble. Le prince des Asturies est opposé à Godoy premier ministre dont la reine est éperdument amoureuse. Le 14 avril, date de l'arrivée de l'Empereur à Bayonne, le piège est prêt à se refermer sur les souverains catholiques. Convoqués, plus qu'invités, les monarques arrivent sur les bords de l'Adour et de la Nive, à bord de pataches tintinnabulantes suscitant la curiosité des Bayonnais. Après de longs conciliabules et des tractations qui ne furent pas toutes à l'honneur de l'Empereur, Napoléon 1er obtient, par un coup de maître, l'abdication de Charles IV et celle, forcée, de l'infant Ferdinand relégués désormais dans la *cage dorée* de Valençay aux bons soins d'un geôlier d'exception : Talleyrand.

La junte des députés espagnols, présente à Bayonne, proclame alors Joseph Bonaparte, hier roi de Naples, nouveau roi d'Espagne. Ce dernier prend le nom de José Primero et n'hésite pas à se qualifier de *Souverain*

très catholique de toutes les Espagnes et des Indes... *D'un franc-maçon, cette prétention fit sourire...*

Peut-être est-il utile de préciser à ce stade que les hommes qui ont compté le plus dans la vie de notre marquise sont tous à Bayonne à ce moment-là. Jugez plutôt : le marquis de Montehermoso, député espagnol qui proclama la nouvelle monarchie, Joseph Bonaparte évidemment et surtout, un officier aide de camp de Joseph, totalement inconnu, Joseph Caraben — plus tard Amédée de Carabène[3] — qui appartient au régiment des Chevaux-légers. Joseph Bonaparte part à la conquête de son nouveau pays...

III - La tourmente

Confiant en son étoile, Joseph pense que l'Espagne sera à lui sans difficulté. Hélas, il n'a pas entendu ce qui lui avait dit un alcalde : *Sire, vous régnerez sur l'Espagne mais jamais sur les Espagnols...* Rapidement d'ailleurs Joseph s'en aperçoit et écrit à son frère : *Ma position est unique dans l'Histoire, je n'ai pas ici un seul partisan...*

Arrivé à Vitoria le 19 août 1808, le roi s'installe dans une maison magnifique, aujourd'hui centre culturel, construite sous Charles Quint, qui appartient... au marquis et à la marquise de Montehermoso. Ce jour-là, Joseph voit pour la première fois la plus belle marquise d'Espagne. *Le baron Thiébault nous la décrit ainsi :* Madame de Montehermoso était jeune, belle, spirituelle, surtout impérieuse, coquette même, et qui, à une grande fortune, joignait les

---

4-Joseph Caraben (Avignon 1785 — Carresse 1873). Officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre des Deux-Siciles, chevalier de l'ordre royal d'Espagne, chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir de Russie, maire de Carresse, conseiller général. Proche de la famille Tascher de La Pagerie, il fut en procès avec elle au sujet d'une question de paternité (1835). On le soupçonna d'être le père de la princesse Stéphanie Tascher de La Pagerie, décédée en 1905. Louis XVIII l'autorisa en 1819 à s'appeler Amédée de Carabène d'Echauz.

manières et le ton que donnent une haute position sociale et la fréquentation du grand monde et de la cour...[J]

Simple halte rapide, la nouvelle cour quitte Vitoria pour Madrid. Joseph entre dans la capitale le 20 juillet, mais il n'y reste que quelques jours. L'hostilité est immense et des guerrias incessantes fanatisées dit-on par l'Église, obligent le monarque à se replier à Vitoria le 19 août. Voilà le roi chez la marquise...

On connaît avec précisions la rencontre *fatale* de Joseph avec la marquise. Un soir, le roi ayant besoin de divertissements, fit appel à son valet de chambre pour solliciter une servante de la maison. Ambassadeur de cette délicate mission, le valet de chambre introduit la servante dans la chambre de Joseph. Le lendemain, le roi fit savoir *qu'il n'y aurait pas de lever*[4].

La marquise fit connaître toute sa surprise qu'un homme de la qualité de Sa Majesté s'adresse à des personnes d'un rang inférieur et qu'il y avait, à Vitoria, des femmes qui seraient infiniment flattées d'être l'objet de ses attentions particulières...[5] Ce *fut fait. À compter de ce jour, celle que l'on appelait plus que la Pompadour espagnole* devint éperdument amoureuse de Joseph Bonaparte.

Quant au marquis de Montehermoso, récompensé par des titres et des honneurs inattendus, il ne fit pas de scandale. Nommé ambassadeur plénipotentiaire, il eut l'extrême délicatesse de décéder sur le parvis de Notre- Dame de Paris, le 23 avril 1811 alors qu'il s'apprêtait à participer aux cérémonies du baptême du roi de Rome. Il laisse une jeune veuve, belle, riche et... libre. Madame n'eut pas l'indélicatesse de jouer les veuves éplorées.

---

4 - Joseph avait remis en usage une partie de l'étiquette de Charles IV.
5 - Général-baron Thiébault, op.cit.

La situation espagnole est des plus confuses. Quelques victoires pour d'écrasantes défaites ne font que contrarier Napoléon 1er qui suit la situation de près. Joseph parvient toutefois à s'installer à Madrid suivi par la désormais veuve Montehermoso qui loue le palais Masserano où elle accueille le 16 juin 1811 madame Hugo et ses enfants, venus rejoindre le général. Là, la marquise assiste au *Te Deum,* s'installe dans les loges royales au théâtre ou aux arènes, joue l'indispensable. Ses caprices sont légende comme un jour où, sa voiture ayant une roue cassée, elle exige quatre cents militaires au général Thiébault afin d'assurer sa sécurité à travers un itinéraire de fortune...

Le succès français étant très incertain et la progression des troupes de Wellington implacable, on songe à l'après-guerre... Le jeune Victor Hugo qui saute sur les genoux de la marquise laissera des témoignages émouvants sur cette période. Il citera d'ailleurs Amalia, fille de la marquise, dans ses poèmes.

IV — La fin du rêve espagnol

Alors que Joseph 1er songe à abdiquer sous la pression de la coalition de l'Angleterre, de l'Espagne et du Portugal, la marquise, prévoyante, se réfugie à Saint- Jean-de-Luz. Là elle fait la connaissance de la duchesse de Gontaut- Biron[6] et lui fait part de son souhait d'acquérir une demeure près de la frontière susceptible de l'accueillir en cas de défaite française. La duchesse lui parle alors du château de Carresse, dont elle est propriétaire mais qu'elle n'occupe pas. Sans l'avoir visité, la marquise de Montehermoso achète la

6 - Joséphine de Palerme (1754-1830). Enterrée à Pau. Appelée souvent la marquise de Gontaut.

propriété le 20 octobre 1812 devant maître Sorbé à Pau. Elle ne s'y installe qu'en décembre.

Alors qu'il perd la bataille de Vitoria le 21 juin 1813, Joseph Bonaparte ne donne que deux ordres : sauver le trésor royal et le rapatrier en France, et protéger la fuite de la marquise qui l'avait rejoint entre-temps. Réfugiée dans une auberge cernée par les troupes de Wellington, la marquise, *en pleurs,* prend la route de Bayonne sous la protection d'un régiment de hussards.

Incertain sur son sort, condamné par son frère Napoléon qui ne lui exprime que du mépris, coupé des maréchaux qui lui reprochent ses « talents » militaires, Joseph reste quelque temps à Bayonne et hésite à rejoindre Paris. Il songe même à acheter le château de Poyanne dans les Landes. On a cru longtemps qu'il avait acheté le château de Carresse pour sa belle marquise mais on sait depuis, par des documents récemment rendus à la France par les descendants de Wellington, que le château fut payé sur le remboursement des sommes considérables prêtées par les Montehermoso à la nouvelle monarchie.

Les amants se verront encore jusqu'au mois d'août 1813. Les rendez-vous, à Paris, seront couverts par le cardinal Fesch - à qui se fier - avec l'approbation de l'Empereur. Avant la bataille d'Orthez (février 1814) elle évacue le château et se réfugie à Paris.

En 1816, la marquise - qui a pris désormais le titre de comtesse d'Echauz[7] - passe des mois entiers dans des stations thermales avec un jeune chef d'escadron dont nous avons déjà entendu parler : Joseph Caraben.

---

7 - Après la défaite de 1813, la justice royale espagnole interdira à Marià- Pilar de porter le titre de marquise de Montehermoso. Elle adoptera alors son titre de jeune fille, c'est-à-dire comtesse d'Echauz.

V - La vie de campagne

Installée maintenant dans son petit château béarnais qu'elle fait aménager à grands frais (déplacement du cimetière et de l'église, détournement de la route départementale, aménagement des rives du gave, plantation d'un parc, etc.), la comtesse d'Echauz vit comme une notable campagnarde recevant cependant beaucoup. Goya fit ainsi deux séjours au moins (1824 et 1826) au cours desquels il réalisa au fusain deux émouvants portraits[10] qui s'y trouvent toujours, celui de la comtesse et celui de sa fille titrée depuis 1817, duchesse de Castro-Terreno. Son mari, maire de Carresse et conseiller général changera de nom et se fera désormais appeler Amédée de Carabène, comte d'Echauz. Ils se marieront à Auterrive le 14 avril 1818.

Le château aménagé - on ajoute une aile - Godoy ancien premier ministre de Charles IV y séjourne en 1835 et y achète[11] le célèbre tableau *La marquesa de Montehermoso*[12] exposé au Prado en 2008. Cette toile émouvante qui représente une petite fille en robe de mousseline Champagne tenant à la main des fleurs de lys

10 - On possède deux portraits de la marquise. Le premier, attribué à Goya mais qui n'a pas fait l'objet d'expertise, est toujours conservé à Carresse. Le second non signé, lui aussi à Carresse, représente la marquise à la fin de sa vie, peinte sur un fauteuil d'osier dans le parc du château. Sa fille Amalia a aussi été peinte deux fois. Une première fois par Goya en 1811 à Madrid — le célèbre Marquesa de Montehermoso — le second, lui aussi attribué à Goya, au fusain, aujourd'hui à Carresse.

11 - On peut véritablement s'interroger sur les raisons qui ont poussé la comtesse à vendre un portrait de sa fille réalisé par Goya. Il y a là une sorte de mystère qu'il faut probablement relier aux déboires judiciaires et compliqués de son mari avec la famille Tascher de La Pagerie. Une importante somme de 300 000 francs, le prix du tableau, fut octroyée par le comte et la comtesse d'Echauz au comte d'Arjuzon, chambellan de Napoléon III, devant maitre Dupourqué notaire à Saliesde- Béam. Le comte d'Arjuzon servit-il d'intermédiaire dans cette sombre affaire ?

12 - Le tableau fut propriété de la marquise puis de Godoy. Il passa par héritage aux princes Ruspoli puis aux comtes de Maubou. En 2000, il appartient à un couturier parisien qui le vend aux États-Unis. La France s'opposa au départ de la toile mais à cause d'un vice

de forme et après un procès, la tableau partit en Amérique. C'est la reine Sophie d'Espagne qui est intervenue personnellement pour que le tableau revienne en Espagne pour le bicentenaire de la guerre d'Indépendance après plus de deux cents ans d'absence.

fut exécuté en réalité en 1811 - la future duchesse de Castro-Terreno avait donc 10 ans - à Madrid au palais Masserano et non en 1808 ou 1809 comme l'indiquent de nombreux guides. Ces guides d'ailleurs confondant Marià-Pilar, comtesse d'Echauz, la mère, avec Amalia de las Nieves, marquise de Montehermoso, la fille.

Les dernières années de la comtesse d'Echauz à Carresse ne sont plus marquées que par quelques mondanités. Elle reçoit ainsi au château l'impératrice Eugénie, avec qui elle cousine par les Albe, venue en voisine de Biarritz en 1858. Elle sera reçue d'ailleurs chaque année à Biarritz lors des fréquents séjours de la famille impériale.

La comtesse d'Echauz, ex-marquise de Montehermoso s'éteindra dans son château de Carresse le 23 août 1869 non sans avoir, les dernières années de sa vie, couvert la paroisse de ses nombreux legs[8]. Son mari y mourut en 1873 et sa fille, duchesse de Castro-Terreno en 1876.

Sa tombe, la seule chapelle funéraire du cimetière de Carresse, porte :

> Ici repose madame Marie-Pilar d'Acédo comtesse
> d'Echauz de Carabène
> bienfaitrice de l'église et des pauvres
> décédée le 23 août 1869
> priez pour elle.

8 - Elle payait tous les frais médicaux des habitants de Carresse. Elle fit venir aussi les Servantes de Marie pour fonder une école libre à Carresse, école qui existe toujours.

La marquise de Montehermoso inspirera Paul-Jean Toulet qui fut familier du château de Carresse et ami de la comtesse d'Echauz petite-fille de la marquise. Il lui donnera le nom de marquise de Casafuego *et écrira :* Il y a un demi siècle que la marquise de Casafuego vivait, à demi recluse, dans le château de son nom. Il avait été prédit à la famille qu'elle s'abîmerait dans les flamme[9] comme elle y était née [...] et n'avait jamais brûlé que pour le beau Ramon de Malarco, officier de fortune, sans bien et sans naissance[10]...

C'est donc dans un modeste château, aujourd'hui ruiné, que s'éteindra celle qui fut demoiselle d'honneur de Charles IV, compagne de jeux de Victor Hugo, amie de Goya et de l'impératrice Eugénie et, par la voie de circonstances à vrai dire extraordinaires, maîtresse du roi d'Espagne.

Ayant choisi la France dans une période tourmentée et incertaine, elle reste un symbole de ces familles de la haute aristocratie espagnole et de ceux que l'on appela les afrancesados. Elle connut ainsi toutes les formes de déchéances, y compris le succès.

Je ne peux terminer cette évocation sans rapporter une anecdote amusante. Louis XIV recevait à Versailles le doge de Venise. Il lui demanda alors qu'ils arpentaient la galerie des glaces :

— Monseigneur, qu'est-ce qui vous étonne le plus à Versailles ?

Le doge répondit :

— Sire, c'est de m'y voir.

9 - Impression prémonitoire car le château brûlera par accident le 3 septembre 1933.

10 - Paul-Jean Toulet — *Œuvres complètes* — Collection Bouquins—p 791.

5 - Mémoires du généralbaron Thiébault — Paris 1895 — 5 vol, tome III, p 259.

Mais vous avez en vous-même une force intérieure qui sublime votre vie : la foi qui reste votre lumière, votre boussole. Vous ne la ressentez pas comme un poids, comme une charge mais comme une liberté qui accompagne l'incessant va-et-vient de votre carrière sans doute peu propice à fonder un foyer et vivre ses exigences... Mais voilà vous ouvrez aussi une nouvelle histoire d'amour, celle de votre passion pour l'Histoire, pour le passé de votre village, de votre Béarn.

Vous avez choisi de mettre à leur service votre talent d'écrivain. Votre premier ouvrage publié en 2001 par Atlantica est consacré à La Marquise de Monte- hermoso dont l'âme tumultueuse enflamme ensuite les cœurs. [...]

C'est à Paul-Jean Toulet — qui compte pour le Béarn —, que vous consacrez votre deuxième ouvrage. [...]

Et puis, pour votre troisième ouvrage, Chroniques Béarnaises du Gave et du Saleys, je me suis interrogé sur le nombre de jours que vous avez consacrés à la consultation des archives départementales et communales, le nombre de soirées que vous avez réservées aux inestimables archives privées qui vous ont été confiées avec générosité et confiance.

[...] vous écrivez 12 monographies de villages et de châteaux, toutes déposées aux archives départementales. [...]

Voici les termes de votre conclusion dans votre dernier ouvrage, *Histoire des Gaves,* je devrais dire votre avant-der- nier ouvrage !

« C'est ici la terre de Béarn et de Gascogne, la terre au caractère bien trempé, la terre des 13 Maréchaux de France et des dizaines de mousquetaires, celle des Cardinaux et aussi des paysans qui ne se découvrent que devant Dieu. »

N'est-il pas bon, Mesdames et Messieurs, comme le disait déjà Léon Bérard, d'interroger comme vous le faites, Monsieur, l'aimable sagesse des Cieux, pour comprendre et pour maîtriser les rudes nouveautés de ce temps et il ajoutait : sachons rester dociles aux conseils de la terre natale, fidèles aux traditions que réclame l'avenir. [...]

Nous sommes heureux que vous soyez entouré aujourd'hui de votre mère, de votre famille, de vos amis, de tous ceux qui ont facilité ces recherches historiques, de quelques compagnons de route d'hier et chefs militaires d'aujourd'hui...

J'exprime, Monsieur, le souhait que votre vie d'homme, illuminée du soleil de votre foi, connaisse les mêmes succès que ceux de votre vie de soldat et de vos talents d'écrivain.

L'Académie de Béarn vous souhaite la bienvenue
comme Membre Correspondant.

****

Discours de remerciements de Monsieur Marc Bélit, nouvel académicien